

Saine lucidité

Le devoir d'optimisme et d'imagination positive

Ô surprise : il n'est pas si difficile de "retourner" les visions noires des prédictateurs pessimistes par leur exacte symétrique optimiste, tout aussi plausible



"Ca va mieux". Marges, compétitivité etc.. au lieu d'énumérer les sèches raisons d'espérer tout droit sorties d'une note de la direction du Trésor, le président François Hollande aurait sans doute mieux fait pour éclairer une opinion en plein brouillard d'inventorier les risques mais aussi... les chances du monde tel qu'il est. S'il n'est pas facile de contrecarrer le discours dominant de tous les prophètes de malheur qui tiennent actuellement le haut du pavé que ce soit en matière économique, écologique, sociale et politique, ce devoir d'optimisme ne s'en impose pas moins. Pas un optimisme béat bien sûr, mais un optimisme lucide. A la condition de lui adjoindre aussi l'autre dimension propre à l'homme, sa capacité à trouver des solutions face aux dangers. Et même à imaginer les conditions d'un monde meilleur

Par Philippe Plassart

Chômage, crise économique, guerre, attentats, catastrophes etc. D'où qu'elles viennent, les nouvelles sont mauvaises... On connaît le refrain de la chanson de Stephan Eicher dont l'égérie n'aspire qu'à une seule chose : déjeuner en paix ! Une telle accumulation en sens unique d'informations désespérantes alimente naturellement une profonde angoisse dans la population. Signe supplémentaire que la situation va décidément vraiment très mal : le désarroi manifeste de nos dirigeants lorsque ces derniers accréditent les hypothèses les plus farfelues, comme cette improbable distribution d'argent frais aux ménages – 'helicoptere money' – pour sortir les économies de leur dépression.

"L'atmosphère de sinistrose est si lourde que les (rares) bonnes nouvelles que réserve parfois l'actualité sont interprétées à l'aune de ce pessimisme ambiant"

L'atmosphère de sinistrose est si lourde que les (rares) bonnes nouvelles que réserve parfois l'actualité sont interprétées à l'aune de ce pessimisme ambiant. Un exemple : les prix baissent, ce mouvement libère du pouvoir d'achat et devrait nous réjouir. Eh bien pas du tout, on se trompe : c'est un drame annonciateur d'une terrible déflation. Cette façon de voir le monde plein de menaces et de dangers n'est évidemment pas sans conséquence. Plongeant tout à chacun dans l'inquiétude pour soi et sa progéniture, elle tétanise telle la réaction du lapin de garenne ébloui par les feux d'une voiture

sur une route de campagne... Sachant comment finit le quadrupède – en général sous les roues du véhicule –, notre intérêt vital est de sortir au plus vite de ces pensées négatives avant qu'elles nous plongent définitivement dans l'abîme. Un devoir d'optimisme à l'échelle des individus mais aussi de la société tout entière.

La prime aux Cassandre

Endosser la posture optimiste n'a hélas rien d'évident, tant il est vrai que le pessimisme est un penchant naturel de l'espèce humaine depuis la nuit des temps. En permanence aux aguets car d'une très grande vulnérabilité, l'homme des cavernes a développé un sixième sens, celui de l'alerte, qui lui faisait majorer les signaux annonciateurs d'un danger. Eh bien l'homme moderne, quelques milliers d'années plus tard, a toujours profondément ancré ce réflexe qui le pousse à s'intéresser en premier lieu aux menaces et aux drames. Les médias contemporains portent la trace de cette hiérarchie dans le choix des informations qu'ils traitent et qui obéit à la règle "Mcluhanienne" du "good news are no news". Tout rédacteur en chef le sait : la bonne nouvelle n'intéresse pas, la mauvaise oui. Cette loi d'airain a pour conséquence que l'on redouble d'attention pour écouter les Cassandre qui bénéficient de cette fameuse "prime du locuteur".

Un registre qui pousse souvent à la surenchère, par exemple dans le catastrophisme éditorial. Qu'on en juge par ce florilège de livres publiés récemment. L'anthropologue Paul Jorion nous annonce l'extinction de l'humanité dans 'Le dernier qui s'en va éteint la lumière' (chez Fayard), l'économiste Patrick Artus nous prédit une crise pire que la précédente dans 'La folie des banques centrales' (chez Fayard). Quant au chroniqueur politique du 'Figaro' Yvan Rioufol, il n'est pas en reste, pronostiquant 'La guerre civile qui vient' (chez Pierre-Guillaume de Roux). Par équité, on citera, à l'extrême gauche, le dernier opus d'Alain Badiou "Notre mal vient de plus loin" (chez Fayard). Après ce déluge de noirceur, comment s'étonner que les Français aient le moral dans les chaussettes ? Circonstance aggravante : le biais à voir les choses en noir semble particulièrement fort en France. Le politologue Marcel Gauchet consacre son dernier essai à élucider "le malheur français" (chez Stock) une spécificité nationale héritée de l'histoire. Il est vrai qu'à conditions de vie comparables, les Français se sentent plus malheureux qu'ailleurs, comme le montrent les travaux de l'économiste du bonheur Claudia Senik. Un malaise psychologique que Fabrice Cavarretta, professeur d'entrepreneuriat à l'Essec, met sur le compte du fort sentiment de déclassement d'une population qui vit dans un pays au passé glorieux mais aujourd'hui révolu. Un décrochage dont les Français n'arrivent pas à se remettre et que la mondialisation ravive.

"Les médias contemporains portent la trace de cette hiérarchie dans le choix des informations qu'ils traitent et qui obéit à la règle "Mcluhanienne" du "good news are no news""

D'autres experts lient notre malheur existentiel à notre aspiration à l'égalitarisme qui produit dans la psyché nationale vis-à-vis de ceux qui réussissent envie et donc frustration – plutôt qu'admiration et stimulation, comme on le voit aux États-Unis. "Non seulement nous nous laissons submerger par les 'passions tristes', mais nous prenons plaisir à orchestrer notre malheur en renforçant le discours sur la condition humaine devenue un enfer", pointe le philosophe **Dominique Lecourt**, directeur général de l'Institut Diderot. Une inclinaison encouragée par notre système éducatif qui enseigne la peur de l'échec plutôt que la confiance en soi. Et par notre système politique dans lequel l'État, qui se pose en permanence en recours, a besoin de citoyens dépendants et apeurés.

Une vision en contrechamp plus positive

Comment redresser la barre ? "Un sourire, un compliment... chaque jour, nous pouvons tous être des relais de l'optimisme. C'est une bataille qu'il faut lancer", proclame le communicant Thierry Saussez, créateur du Printemps de l'optimisme qui voudrait organiser une fête de l'optimisme à l'égale de la fête de la musique. Une démarche qui s'apparente à la méthode auto-suggestive du bon pharmacien Coué ? "Il ne s'agit pas de pratiquer un optimisme béat, mais de cultiver un optimisme de la lucidité amenant à voir le monde tel qu'il est, c'est-à-dire avec ses risques, mais aussi avec ses chances", reprend le communicant.

**"Il ne s'agit pas de pratiquer un optimisme béat
mais de cultiver un optimisme de la lucidité
amenant à voir le monde tel qu'il est, c'est à dire
avec ses risques mais aussi avec ses chances"**

C'est précisément sur ce terrain – celui de la rationalité – qu'il est possible de prendre ses distances par rapport aux prophètes de malheur. Et ô surprise : il n'est pas si difficile que cela de "retourner" les visions noires de ces prédicateurs par leur exacte symétrique optimiste, tout aussi plausible. Les grands thèmes pessimistes du moment ne résistent pas très longtemps, comme on va le voir, à cet vision en contre-champ.

Illustration numéro 1 : la stagnation séculaire de la croissance.

C'est le dada actuel des économistes. La thèse ? La croissance ne serait pas près de revenir avant longtemps en raison des "vents contraires", au premier chef le ralentissement structurel des gains de productivité. Ce point de vue ultra-pessimiste reprend une thématique qui avait cours dans les années trente et qui a été contredite par la suite : jamais la croissance n'a été aussi élevée que pendant les Trente Glorieuses. Oui, mais ces années furent précisément exceptionnelles, rétorquent les pessimistes en niant l'évidence des progrès techniques que nous connaissons aujourd'hui. "Le potentiel des nouvelles technologies NBIC [Nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives, ndlr] est considérable. Et bientôt l'intelligence artificielle va prendre le relais", s'enthousiasme l'économiste Nicolas Bouzou.

Illustration numéro 2 : la fin programmée du travail.

Une étude d'Oxford annonce la suppression d'un emploi sur deux d'ici 2025. "Le thème de la fin du travail est un mythe récurrent qui traverse les siècles. Au moment de l'invention de l'imprimerie, les copistes n'avaient certes plus d'avenir mais grâce à l'alphabétisation, les gens se sont mis à lire et le travail des imprimeurs a connu un développement extraordinaire. C'est la même chose aujourd'hui avec le numérique tant redouté : l'exploitation des données fait naître de nouveaux besoins et de nouveaux métiers", analyse l'économiste Jean-Marc Daniel.

Illustration numéro 3 : l'afflux des réfugiés.

Vision alarmiste : c'est une catastrophe pour la civilisation européenne. Vision positive : c'est au contraire une chance historique pour l'Europe vieillissante et d'ailleurs, Angela Merkel l'a très bien compris.

Illustration numéro 4 : la théorie du cygne noir

Sur le plan des idées cette fois, le summum du pessimisme. Selon cette théorie qui a rencontré un grand succès, il faut se garder de l'avenir car il recèle nécessairement des événements imprévisibles et catastrophiques – le fameux surgissement du cygne noir. Comme si l'histoire ne pouvait jamais réservé de bonnes surprises...

Surtout besoin d'imagination

Mais alors qui dit vrai ? Les pessimistes ou les optimistes ? Attention à ne pas renvoyer dos à dos les deux points de vue, au risque de sombrer dans le scepticisme intégral. Pour l'heure, la réaction saine est de prêter l'attention à ces voix faibles qui, dans le débat public, rament pour voir les choses de façons positives contre le courant dominant négatif. Il faut ainsi écouter Fabrice Cavarretta, professeur à l'Essec, quand il proclame à l'encontre de l'actuel France-bashing que la France est un paradis pour les entrepreneurs (chez Plon) "On a toujours tendance à considérer que l'herbe est plus verte ailleurs et à pointer ce qui ne va pas chez soi. Mais ce jugement traduit souvent une méconnaissance de ce qui se passe à l'étranger.

"Il faut s'arracher à cet état d'esprit négatif,
non pas en défendant un existant
insatisfaisant, mais en imaginant comment il
pourrait être autrement. Et c'est dans cette
autre chose qu'il faut espérer"

Un seul exemple : l'inspection du travail est certes souvent harassante chez nous, mais son pouvoir est sans commune mesure avec celui d'un avocat américain qui a quasiment droit de vie ou de mort sur l'entreprise", relativise-t-il. "Il faut s'arracher à cet état d'esprit négatif, non pas en défendant un existant insatisfaisant, mais en imaginant comment il pourrait être autrement. Et c'est dans cette autre chose qu'il faut espérer. L'homme qui a perdu l'espoir n'est plus un homme", souligne **Dominique Lecourt**. Il faut donc continuer à croire dans le progrès et surtout, ce qui est rassurant, dans les capacités de l'homme à réagir. Le "solutionisme" très en vogue dans la Silicon Valley - à chaque problème sa solution - ouvre des pistes intéressantes. La période que nous vivons n'est pas à proprement parler une crise mais une mutation, et l'intelligence humaine a toujours fait preuve jusqu'ici d'imagination pour trouver des solutions radicales à ses problèmes.

Par Philippe Plassart

Publié le 22/04/2016